

Ironie

Ironie

Ironie

Interrogation Critique et Ludique n°224 – Octobre/Novembre/Décembre 2024

<http://ironie.free.fr> – ISSN 1285-8544

IRONIE : 51, rue Boussingault - 75013 Paris

Blog Ironie : <http://interrogationcritiqueludique.blogspot.fr>

À l'occasion du centenaire du Manifeste du Surréalisme d'André Breton, nous republions la préface vivante du Groupe Surréaliste de Paris publiée dans la revue Alcheringa en juillet 2024 qui va à l'encontre des commémorations figées pour laisser place aux possibilités de créations aujourd'hui et pour réinscrire la pensée surréaliste dans nos vies. « C'est la révolte même, la révolte seule qui est créatrice de lumière. Et cette lumière ne peut se connaître que trois voies : la poésie, la liberté et l'amour qui doivent inspirer le même zèle et converger, à en faire la coupe même de la jeunesse éternelle, sur le point moins découvert et le plus illuminable du cœur humain » peut-on lire à la fin d'Arcane 17. Cette pensée est celle d'Ironie depuis juillet 1996. Nous remercions vivement Sylwia Chrostowska, Joël Gayraud et Guy Girard d'avoir pu reprendre leur texte. Nous signalons également la parution du catalogue de l'exposition Merveilleuse utopie qui s'est déroulée cet été 2024 à Saint-Cirq-Lapopie dans la maison d'André Breton et qui constitue la XIX^e Exposition Internationale du Surréalisme.

Angles vifs

Rappelons tout d'abord que, dans l'optique de l'industrie culturelle, le centenaire du surréalisme ne commémore pas un mouvement vivant, mais la naissance d'un mouvement enterré depuis longtemps, au moins depuis la mort d'André Breton ou peu d'années après. Rappelons également que la longévité d'une idée et d'une manière d'être au monde n'a que peu à voir avec la longévité d'une vie humaine. Il ne faudrait donc pas s'imaginer que ces célébrations, qui pour la plupart d'entre elles prendront l'allure d'un embaumement vont aboutir à une momification en bonne et due forme à la façon de ces nouvelles antiquités dont la modernité, depuis et malgré Baudelaire, n'a pas été avare. Si, le 15 octobre 2024, un siècle se sera écoulé depuis la parution du *Manifeste* d'André Breton, le surréalisme sera à la fois centenaire et bien vivant. C'est que le surréalisme n'a jamais été redevable de cet esprit d'avant-garde, caractéristique de l'art moderne, pour lequel il n'est de préalable à l'irruption de la nouveauté que le geste sacrificiel de la table rase. Soit, le surréalisme a cent ans, voire quelques années de plus, suivant qu'on lui donne pour point de départ la parution, en 1919, des *Champs magnétiques* d'André Breton et Philippe Soupault ou bien, en 1922, lorsque dégagée du nihilisme dadaïste, est lancée par Breton et ses amis la seconde série de la revue *Littérature*, au sommaire de laquelle apparaissent désormais régulièrement textes automatiques, récits de rêve, enquêtes et relevés des richesses poétiques de l'inconscient, qui restent jusqu'à présent la marque de l'investigation surréaliste. Ces dates, nous l'admettons volontiers, appartiennent à un passé légendaire, celui que hantent sur le boulevard, non loin de la porte Saint-Denis, ces fantômes du devenir que resteront encore pour longtemps le comte de Lautréamont et Nadja marchant ensemble à la rencontre de Charles Fourier. Passé légendaire et immémorial, puisque le surréalisme, il serait vain d'en douter, fait partie de ces dispositions de l'esprit et des sens, qui comme le romantisme, l'apollinien et le dionysiaque, se retrouvent inexorablement dans toutes les époques : ainsi Breton a-t-il pu écrire que Jarry est surréaliste dans l'absinthe, Chateaubriand dans l'exotisme, Nicolas Flamel dans la nuit de l'or et Héraclite dans la dialectiqueⁱ.

« Le surréalisme en est encore à la période des préparatifs », une période qui pourrait durer « aussi longtemps que moi »ⁱⁱ, écrivait Breton en 1929, période qui ne prendrait fin qu'avec sa réalisation dans le dépassement révolutionnaire, et où ceux qui viendraient alors seraient encore plus « implacables » : « C'est à l'innocence, à la colère de quelques hommes à venir qu'il appartiendra de dégager du surréalisme ce qui ne peut manquer d'être encore

vivant, de le restituer, au prix d'un assez beau saccage, à son but propre »ⁱⁱⁱ. Avec les *Prolégomènes à un troisième manifeste du surréalisme ou non*, Breton, en 1942, tente de tracer une dernière fois les lignes de vie, de cœur et de tête du surréalisme. Mais, dans le titre, la double ouverture initiale et finale signifiée par le terme « prolégomènes » et l'alternative « ou non » indique que ces lignes ne sauraient se confondre avec celles d'un destin, d'une histoire prédéfinie, dans la mesure où le surréalisme, en misant sur le hasard et ses surprises, s'oppose au déterminisme vulgaire, au fatalisme, comme à toute téléologie. Et l'absence du manifeste lui-même, à l'évidence pleinement délibérée, doit être entendue d'une part comme si l'essentiel était déjà dit, et de l'autre comme un vide positif, ouvert sur l'incertitude vertigineuse de l'avenir.

Quelques années plus tard, Breton affirmera qu'« on ne peut pas assigner [au surréalisme] de fin plus que de commencement »^{iv}. Cela ne veut évidemment pas dire que le surréalisme soit sans origine. Pour Walter Benjamin, qui avait saisi les enjeux du surréalisme de l'autre côté du Rhin, « l'origine demeure comme tourbillon dans le flux du devenir ». Et cette origine, l'automatisme, est toujours le tourbillon qui nous anime. Un siècle après le *Manifeste*, le surréalisme est un mouvement toujours présent *en tant que tel*, et dont se réclament explicitement de par le monde un nombre non négligeable d'individus et de groupes.

Il en est d'autres, d'un nombre aussi non négligeable, et hélas plus puissants que nous, qui veulent perpétuer le monde existant et s'en croient les maîtres. Alors que la précarité de la vie ne cesse d'augmenter au rythme du progrès technologique, ils n'hésitent pas à jouer aux prophètes alors qu'ils ne font que prévoir l'inqualifiable réalité qu'ils sont en train de nous façonner. Il ne s'agit pas pour autant de nous priver de voir ce que nos yeux désirent. On nous reprochera peut-être de ne pas prendre les choses comme elles sont, et on aura raison, car nous les voyons « surréellement », dans le prisme de l'utopie. Le regard surréaliste, c'est le regard depuis l'avenir et tourné vers le passé. Dans sa nostalgie future pour l'automatisme non mécanique, pour le merveilleux préscientifique, il possède le don de voyance face à la réalité qui nous attend, une voyance qui la déjoue. Dès la fin des années 1950, nos aînés les ont vues venir et les ont dénoncées ces calamités qui nous assaillent aujourd'hui : la science au service des forces de mort, la consommation illusoire, la natalité folle, le cauchemar cybernétique^v.

Aussi n'est-ce pas seulement l'histoire du surréalisme qui se poursuit à travers nous jusqu'à ce jour, mais l'aventure surréaliste elle-même. Notre tradition ne se transmet que sous forme de défi, son moteur est notre rapport sauvage au monde. Lequel n'a pas cessé de se compliquer : comment endormir ce monde, de plus en plus en état de veille, pour le transformer ? Tout passe par le défi révolutionnaire du sommeil. La grève générale, le rêve général, même entendu comme descente dans la rue, n'ont pas suffi ; il manquait l'essentiel : le repos ponctué par l'éveil paradoxal du rêve nocturne, véhicule premier de l'utopie, ce mythe social perpétuellement renouvelé. L'opposition entre le rêve et la réalité, c'est aujourd'hui comme hier qu'il faut l'abolir, par la dialectique poétique qui dépasse la communication verbale et s'empare de la totalité des sens. Nous défendrons et cultiverons notre propre « imagination naturelle générative », l'imagination née de nos rêves, en refusant qu'on lise dans nos pensées. Elle est notre cinéma intérieur, et les images qu'elle crée, sont, dans leur splendeur immédiate, réservées à nos seuls yeux, à l'abri du spectacle.

Du fait même qu'on n'a pas cessé d'annoncer sa mort, le surréalisme a survécu. C'est ce qui fait qu'il ne se survit pas à lui-même, mais qu'il est toujours en crise intérieure : il se surréalise^{vi}. Exactement comme l'utopie. À l'exemple de la rose qui « reste la rose » bien qu'elle ait été « privée de ses pétales »^{vii}, son principe suprême est de se conserver en se dépassant. En tant que dispositions fondamentales de l'esprit humain, l'utopie et le surréalisme, définis par le triangle amour-rêve-révolte, vont de pair : amour fou, amour sublime, polyamour ; rêve, « imagination naturelle générative » ; révolte, « toyenneté » coupée de la cité, contre l'État. Force de refus parce que force désirante, le surréalisme s'étonne d'être furieusement en avance sur l'idée de révolution, qu'il saisit dans sa plus

grande ouverture, et s'inquiète du désespérant *peu de réalité* de celle-ci dans un imaginaire social que ne suffisent pas à enrichir les feux, de-ci, de-là, de trop rares insurrections.

L'inconscient humain est inépuisable ; c'est en lui que nous cherchons la source des contradictions qui nous égarent, et nous avons pour but leur sublimation résolue. Comme le proclamait André Breton en 1924 : « Je crois à la résolution future de ces deux états, en apparence si contradictoires, que sont le rêve et la réalité, en une sorte de réalité absolue, de surréalité, si l'on peut ainsi dire »^{viii}. Laquelle surréalité, se révélera, dans le *Second manifeste*, comme ce « point de l'esprit d'où la vie et la mort, le réel et l'imaginaire, le passé et le futur, le communicable et l'incommunicable, le haut et le bas cessent d'être perçus contradictoirement »^{ix}. La découverte et la pratique de l'automatisme psychique, suivies nécessairement de l'inlassable recherche de ce *point sublime* où se résolvent les contradictions les plus harassantes et à l'entour duquel se croisent *le sphinx blanc du hasard objectif* et *le sphinx noir de l'humour noir*, telles furent les modes de subversion de l'entendement humain si communément assujetti à la raison instrumentale, inoubliables étapes d'une initiation à la gnose profane. Grâce à elle, cette fusion désirée, cette résolution d'une chaîne de contradictions illusoire, d'antinomies factices comme le rêve et la réalité, la création et la destruction, la folie et la raison, s'accomplira *en acte*, et non virtuellement, comme ce serait si confortable aux yeux des faiseurs. En cela, le surréalisme manifeste au plus haut point la dialectique du réel et de l'utopie, et nos désirs, dirigés vers l'avenir, ne sont jamais ambivalents ni ambigus, ce qui mènerait à une dialectique faible poussant à une réconciliation. La *dialectique négative* de l'élan poétique est cette gnose profane de notre temps.

Le surréalisme est tout autant destructeur que créateur : nous ne visons pas moins que la destruction impitoyable de la laideur dominante, qui se traduit, entre mille autres disgrâces, par la réification des paysages, la bétonisation des villes, l'artificialisation généralisée des conditions de vie. Mais cette destruction, nous ne l'envisageons pas au nom d'une esthétique de la mesure, des limites, de la sobriété et de l'ennui : la *beauté convulsive* restera la première et la moindre de nos exigences. Et comme toujours, nous prenons pour cible les valeurs réifiées, spectaculaires et marchandes, dans tous les domaines de l'existence. Ce combat axiologique, nous le menons au nom du *signe ascendant*, c'est-à-dire d'un accroissement d'être, attitude plus nécessaire et vitale que jamais dans un moment où tout, les mots comme les idées, les individus comme les choses, se désubstantialise. Et les armes dont nous disposons ne sont pas seulement conceptuelles, comme chez tant de théoriciens révolutionnaires du passé. L'on sait que ces armes, pour sophistiquées qu'elles soient, sont à trop courte portée pour qu'on s'y fie et se retournent souvent, tels des boomerangs imprévisibles, contre leurs porteurs. Avant tout, nous disposons des armes de l'imagination et du sensible, qui opèrent en profondeur et dissolvent les caillots de l'esprit. Et nous sommes sans doute les seuls à en disposer dialectiquement avec celles de la critique sociale envisagée dans toute son ampleur.

La grande question est celle du désir, de sa réalisation hors des circuits balisés de la consommation permise ou de l'embrigadement idéologique, ce qui impose son déchiffrement et l'acceptation enivrante de ses métaphores, sans quoi l'expérience du merveilleux succombe au poids de la banalité. Nous avons toujours à fourbir de nouveaux outils d'approche des mécanismes psychiques par lesquels la libido, cette immense faculté d'enchantement du monde, s'exalte selon les douze passions fouriéristes. La quête onirique et l'interprétation subobjective des rêves s'imposent ainsi, et de même toutes les recherches et les jeux collectifs qui offrent, parfois, des moments précieux pendant lesquels nos réunions se muent en égrégories. Qu'importe la brièveté de ces moments puisqu'ils nous indiquent combien la possibilité d'une transformation des liens sociaux dépend d'une désaliénation des échanges intersubjectifs : la mise en commun de la pensée est bien une condition nécessaire à l'affirmation de la liberté. Quant à nos éventuelles divergences politiques, elles s'abolissent dans le point métapolitique qu'est le rêve lui-même, c'est-à-dire le revers de l'utopie avec laquelle il fait corps.

Tandis que nos devanciers eurent à dénoncer la coercition de cet imaginaire par le misérabilisme sensible et intellectuel alimenté par le parti stalinien et ses relais culturels – et qui n'est pas sans avatars actuels en certains épiciers de la pénurie, apôtres de la collapsologie et autres *têtes molles* défendant leurs fantasmes communautaires fondés sur une essentialisation de leurs différences – nous sommes aux prises avec un autre mode d'appauvrissement de l'imaginaire, et donc de notre rapport au réel, effectué par la multiplication invasive d'un monde virtuel, dont l'un des effets les plus nocifs est la réduction du langage à n'être plus que bégaiements entre divers face-à-face narcissiques. Jamais l'esprit humain n'a été aussi menacé qu'en ce début de XXI^e siècle. L'homme unidimensionnel dont l'émergence fut décrite par Herbert Marcuse est devenu la norme, mais, d'un même mouvement, les derniers lambeaux de sa substance se sont spectralisés.

Pour nous qui parfois aimons jouer à confondre le matérialisme poétique et la magie noire, nous persistons, aujourd'hui comme en 1924, à tout attendre du sens révolutionnaire de la poésie, de cette quête d'un *or du temps* dont le rayonnement nécessairement subversif est la seule source de lumière qui puisse réellement éclairer ceux qui veulent non seulement dégager les épures d'un monde meilleur, mais mettre à bas la barbarie présente. Ce n'est pas que nous rejetions le legs de la gauche hégélienne, ni par ailleurs la révolution psychanalytique, ni les débats dans les recherches anthropologiques ; néanmoins manque toujours la courroie de transmission – ou de transmutation – entre ces diverses disciplines d'une raison non ratiocinante et une réception véritablement active de la poésie et de ses prérogatives dans le champ de la critique radicale, la seule qui nous importe. Redisons-le : ce n'est pas l'art, et son cortège de productions séparées, qui est l'enjeu du surréalisme, mais la vie tout entière, dans sa dimension éthique aussi bien que sensible. L'art est réellement à bout de course ; non seulement nous l'acceptons, mais nous nous en réjouissons. Les surréalistes ne produisent pas des œuvres pour elles-mêmes, mais celles-ci sont ce qu'abandonne derrière elle le libre et furieux exercice de l'imagination comme la mer qui, lorsqu'elle se retire, laisse sur le sable ses guirlandes irisées de coquillages. Si, dans les années 1920, les fondateurs du surréalisme ont bénéficié dans le monde intellectuel environnant de l'attrait puissant de la nouveauté, au point que Breton a sérieusement demandé à la fin de la même décennie « l'occultation profonde, véritable, du surréalisme », cet avantage paradoxal nous est heureusement épargné aujourd'hui. Ce qui fait notre force, c'est précisément notre inactualité, l'inactualité de notre rage, de nos émerveillements comme de nos découvertes. Et ce sont d'autres inactuels que, dans la grisaille qui s'est abattue sur l'horizon au point de le faire disparaître, nous cherchons et attendons, sans jamais perdre l'espoir de les rencontrer.

Pour le Groupe surréaliste de Paris, Sylwia Chrostowska, Joël Gayraud, Guy Girard

ⁱ Cf. *Manifeste du surréalisme* (1924) (in *Manifestes du surréalisme*, Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1965, p. 41) et *Qu'est-ce que le surréalisme ?* (1934).

ⁱⁱ *Second manifeste du surréalisme*, in *Manifestes du surréalisme*, op. cit., p. 209. Certes dans le romantisme de sa jeunesse, Breton envisageait sa disparition dans un futur proche, peut-être en référence à la *Lettre aux voyantes* de 1925 où est évoquée l'année 1939 en rapport avec la guerre. Dans la mesure où les espérances révolutionnaires ont été rapidement déçues par la faillite du marxisme, il se vit obligé de refonder les conditions de la révolution en se tournant vers le socialisme utopique, avec au premier chef la figure de Fourier.

ⁱⁱⁱ *Second manifeste du surréalisme*, in *Manifestes du surréalisme*, op. cit., p. 196.

^{iv} Interview de José M. Valverde (*Correo Literario*, Madrid, septembre 1950), in *Entretiens 1913-1952*, André Breton, *Œuvres complètes*, T. 3, p. 624, Paris, Gallimard, coll. La Pléiade, 1999.

^v Cf. notamment la déclaration collective *Licenciez les physiciens, videz les laboratoires* de 1958 et l'exposition *L'Écart absolu* de 1965.

^{vi} Se « surréaliser » c'est, selon nous, subsister après avoir tenu sa « grande promesse », pour reprendre une expression d'André Breton appliquée à la femme (*Du surréalisme en ses œuvres vives*, in op. cit., p. 359).

^{vii} *Second manifeste du surréalisme*, in op. cit., p. 219.

^{viii} *Manifeste du surréalisme*, in op. cit., p. 27.

^{ix} *Second manifeste du surréalisme*, in op. cit., p. 154.